

## Chapitre Un

Une fois, quand j'étais très jeune, j'ai assisté à la prière du Nouvel An dirigée par notre pasteur, le Révérend William V. Cutter, un homme libéral et fort instruit qui s'exprimait avec beaucoup d'aisance. Il psalmodiait un peu, comme c'est de coutume pendant la prière. Et d'ailleurs à ce propos je me demande comment les ministres du culte se justifient de prier ainsi alors que la Bible nous interdit clairement de faire de longues prières en public.

Manifestement, cela ne les retient pas, et notre pasteur nous berçait de plus belle de son aimable ronronnement. Il y a une chose qui me tarabustait à l'époque : on m'avait dit et répété qu'il était vulgaire de dire tout le temps « vous savez » dans la conversation, mais quand le pasteur disait exactement la même chose dans son jargon biblique, on était censé trouver ça très chic.

Sa mélodie n'en finissait pas :

— Seigneur, tu sais toutes les bonnes résolutions que nous avons prises l'an dernier, et tu sais que nous n'en avons tenu aucune. Tu sais toutes nos nobles décisions, et tu sais notre échec.

J'avais du mal à rester tranquille sur mon banc. J'avais tellement envie de me lever et de dire à ce digne homme qu'il y avait au moins une de ses paroissiennes qui avait accompli toutes ses bonnes résolutions de l'année dernière — absolument toutes. Il n'y en avait d'ailleurs que trois. Et deux seulement l'année précédente. Et l'année d'avant une seule. C'est la seule façon de tenir ses bonnes résolutions : en prendre le moins possible.

Les gens manquent de jugeotte dans ce domaine. Ils ont des velléités de perfection, essayent un coup, ratent, et après vont se plaindre de la futilité des efforts humains. Il suffit de regarder toutes ces confessions qui nous arrivent de Paris, de Saint-Petersbourg ou du fin fond du Montana : les gens font des histoires et se lamentent et mettent tout sur le dos de la Providence ou du Destin. Le seul effort dont ils sont capables, c'est de solliciter pour leurs pitoyables échecs l'oreille compatissante du monde. Ça m'étonne qu'ils n'aient pas honte. Pourquoi n'essayent-ils pas de se prendre en main ? Prenez Jean Valjean par exemple : quand il était au bagne, un pauvre

prisonnier accablé et sans défense, il s'est mis au boulot et a appris des trucs de gymnastique épatants, comme escalader un mur pour se cacher dans le coin d'une pièce. Si vous n'êtes pas une lavette, il y a toujours une façon de s'en sortir.

Dans mon enfance, j'ai beaucoup appris grâce aux romans et aux histoires. Même les contes de fées ne sont pas inutiles — du moins les bons. Ce qui m'a le plus marquée, c'est que les méchants utilisaient leur cervelle et parvenaient toujours à quelque chose. Bien sûr leurs plans étaient « déjoués » à la fin, mais toujours par l'intervention de la Providence, et non grâce aux efforts intellectuels des gentils. Les héros et ceux entre les deux étaient en règle générale extrêmement stupides. Si les choses tournaient mal, ils se rabattaient sur la patience, l'endurance, la résignation et autres vertus du même tonneau. Si tout allait bien, ils étaient modestes, magnanimes et tout le tremblement, mais aucun d'entre eux ne semblait avoir l'idée de prendre en mains les événements. Comme des moutons, ils faisaient tout ce que les méchants voulaient leur faire faire. Livre après livre, ils se trouvaient confrontés aux mêmes combinaisons de circonstances éculées, et ils tombaient infailliblement dans le panneau.

Ça me chagrissait comme une fausse note chagrine un musicien. Est-ce qu'ils n'avaient jamais rien lu ? Est-ce qu'ils étaient vraiment incapables de rien déduire de leurs lectures ? Cela semblait bien être le cas.

Et dès mon plus jeune âge j'ai pensé qu'on avait besoin de gentils qui avaient quelque chose dans le crâne et s'en servaient, des gentils positifs, actifs, et non pas des braves nouilles passives.

« Un méchant *gentil*. Voilà ce qui nous faut ! » me disais-je. « Pourquoi n'y en a-t-il jamais dans les livres ? Est-ce que ça n'existe pas ? »

Ni dans mes livres préférés, ni dans la vie, je n'en ai jamais trouvé. Alors peu à peu, j'ai décidé d'en être un.

Ma sœur Peggy avait un an et de s poussières de plus que moi. C'était une gamine adorable, et elle plaisait aux gens. Elle leur plaisait d'entrée, contrairement à moi, parce qu'elle était très mignonne. Et je remarquais que beaucoup de gens faisaient des faveurs à Peggy, simplement

parce qu'elle leur plaisait. Alors j'ai décidé de plaire moi aussi. Il n'était pas en mon pouvoir d'être aussi jolie, mais il y a d'autres choses auxquelles les gens sont sensibles. Ce n'était vraiment pas dur de trouver le moyen de leur plaire.

Au début j'avais plus souvent des ennuis que Peggy, parce que j'étais plus entreprenante, et parfois elle finissait par avoir des ennuis à cause de moi. Mais je n'avais jamais le même type d'ennuis deux fois. Même faire des bêtises est une éducation. En fait je découvris qu'en faisant des bêtises j'apprenais les vertus nécessaires à la pratique du bien. J'apprenais ce qu'il fallait éviter de faire, et comment l'éviter.

Mère faisait les meilleurs biscuits au gingembre du monde, et les conservaient dans une boîte en métal soigneusement fermée dans le buffet. Naturellement, nous n'avions pas le droit d'y toucher. Mais, bien sûr, lorsque j'en dérobaiss, Peggy en mangeait sa part. Un jour Mère tomba sur nous, les doigts collants, couverts de miettes et sentant le gingembre et la mélasse à plein nez.

« Que faisaient mes petites filles ? » demanda Mère.

Nous protestâmes que nous n'avions rien fait du tout. Mère nous entraîna alors devant un miroir pour nous montrer nos bouches et nos mains poisseuses. Peggy, qui avait six ans, eut la sagesse de ne pas chercher à mentir.